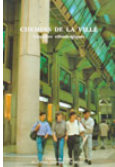


# Introduction

*Jacques Gutwirth*



Références de publication : 1987, *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques* (préface de Nicole Belmont), Paris, Editions du Comité des Travaux historiques et scientifiques [CTHS] (coll. Le regard de l'ethnologue 1), pp. 1-12. ISBN 2-7355-0143-4.

Responsable de la rétro-publication en Open Archives : Eliane Daphy.

Réalisé par quinze chercheurs, cet ouvrage n'agglomère pas un ensemble de contributions hétérogènes ; bien au contraire, il a été longuement élaboré en commun par les participants, apparentés au moins par deux particularités importantes. D'une part, tous sont animés par la passion, le savoir-faire, le point de vue de l'ethnologue. D'autre part, tous s'intéressent à des faits sociaux et culturels inscrits dans la grande ville, ses banlieues, ses extensions « péri-urbaines ». Tous, également, ont collaboré à ce livre avec des visées pédagogiques : chacun a traité d'un thème qu'il connaît bien, en tenant compte du chercheur, professeur ou étudiant en quête d'outils de travail pour une recherche anthropologique dans nos sociétés modernes. Tous, enfin, ont souhaité montrer dans quelles conditions leurs enquêtes se sont déroulées, comment la recherche a avancé, de quelle manière l'objet a été construit.

## 1. L'anthropologie urbaine. Ses origines et sa genèse

Depuis le début des années 1980, l'« anthropologie » ou l'« ethnologie » urbaine – pour nous les deux mots sont interchangeable – est à l'ordre du jour de la discipline ethnologique<sup>1</sup>. Les innovations trouvent toujours des références « ancestrales » ou des modèles venus du passé. L'Ecole sociologique de l'Université de Chicago apparaît ainsi comme la référence fondatrice de l'ethnologie dans la ville. Au début du siècle, des sociologues enquêtant à Chicago sur les immigrés récemment installés en nombre dans des quartiers déterminés, parfois des « ghettos » (Wirth 1928), se sont inspirés des méthodes de l'ethnologie « classique » et de ses maîtres, notamment de Lowie et Boas. Ce que l'on méconnaît, c'est que des ethnologues classiques ont, eux aussi, réfléchi sur l'utilisation

---

1. L'expression « anthropologie urbaine » est la plus courante ; elle répond bien à la vocation universelle de la discipline et à l'origine anglophone de la spécialité, l'*Urban Anthropology*. Cependant, la notion d'« ethnologie urbaine » n'est pas à rejeter car elle correspond à une tradition, et aussi à un objet de recherche – les ethnies – qui est toujours d'actualité.

de leur discipline pour l'étude de nos propres sociétés. Ainsi, dès 1928, Franz Boas examine-t-il les rapports entre l'ethnologie et le monde moderne. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Ruth Benedict (1946), spécialiste des « modèles de culture », sera « mobilisée » pour étudier le « caractère national » de l'ennemi japonais...

A partir des années cinquante, l'intérêt pour une ethnologie de nos sociétés s'accroît. Ralph Beals (1951), dans *American Anthropologist*, examine les rapports entre urbanisme, urbanisation et acculturation. Margaret Mead réfléchit encore sur le « caractère national », dans un important ouvrage collectif (Mead in Tax 1962, 1<sup>re</sup> éd. 1953), John Gillin (1957) s'intéresse à l'application du savoir anthropologique à la « société de masse ».

Désormais essais et articles consacrés à l'ethnologie dans les sociétés modernes se multiplient. Si tous les auteurs ne sont pas américains, les travaux sont néanmoins publiés presque uniquement aux Etats-Unis. C'est dans ce pays que l'« *Urban Anthropology* » va se développer à partir de 1970, avec notamment la publication de recueils de textes et de manuels consacrés à ce thème <sup>2</sup>.

Le déplacement vers de nouveaux pôles d'intérêt est toujours en cours ; l'histoire de l'ethnologie de nos sociétés modernes n'est pas close. Néanmoins en France, cette évolution ne se dessina que fort lentement. Certes, dès 1955, Balandier étudie Brazzaville – mais il parle de « sociologie » ; treize ans plus tard paraissent deux ouvrages d'africanistes intégrant la dimension urbaine (Bernus 1969, Meillassoux 1968), mais il s'agit d'exceptions dans leur œuvre.

Vers la fin des années soixante, Colette Pétonnet et Jacques Gutwirth, tous deux « anciens » du Centre de Formation à la Recherche Ethnologique (C.F.R.E.) dirigé par les professeurs Roger Bastide et André Leroi-Gourhan, ouvrent véritablement cette voie nouvelle, en publiant deux ouvrages, l'un consacré aux « cités de transit » de la banlieue parisienne (Pétonnet 1968), l'autre à une communauté hassidique à Anvers (Gutwirth 1970) ; leur engagement dans cette voie est désormais définitif. Commencent aussi à paraître des premiers articles de réflexion (Althabe 1977, Gutwirth 1978). En 1977 Gérard Althabe met en place à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (E.H.E.S.S.) un groupe de recherche axé sur l'analyse des rapports sociaux dans de grands ensembles de type H.L.M. L'année 1981 marque un tournant : une journée d'études de la Société d'Ethnologie française est consacrée à l'« anthropologie culturelle dans le champ urbain » ; un atelier « sociétés urbaines et industrielles » est mis en œuvre lors du colloque international,

---

<sup>2</sup>. Voir bibliographie in Jacques Gutwirth 1982 : 18-19.

« La pratique de l'anthropologie aujourd'hui », organisé par l'Association française des anthropologues (A.F.A.). Les deux réunions aboutiront à la publication de numéros spéciaux de grandes revues d'ethnologie (*Ethnologie française*, 1982, 3 et *L'Homme*, 1982, XXII, 4).

Depuis, les publications se sont multipliées, les thèmes de recherche se sont diversifiés. Cependant la plupart des chercheurs, chevronnés et débutants, poursuivaient leurs travaux de manière dispersée. En 1983, Colette Pétonnet et Jacques Gutwirth proposent au Centre national de la recherche scientifique, la création à titre expérimental d'une Equipe, le Laboratoire d'Anthropologie urbaine (L.A.U.) du C.N.R.S. Désormais cette équipe se réunit régulièrement pour discuter des recherches individuelles de ses participants. Les méthodes de travail, les résultats obtenus sont commentés, critiqués dans la plus grande liberté.

## **2. Un travail d'équipe**

Les membres du laboratoire constatent qu'hormis un livre de Hannerz (1983), traduit de l'anglais et portant sur une anthropologie sociale plutôt que culturelle, il n'y a pas, en français, d'instrument de travail – ni manuel, ni guide pédagogique – pour ceux, de plus en plus nombreux, qui se consacrent à des recherches ethnologiques dans le monde urbain et industriel. Ils décident de mettre en chantier un livre rassemblant des textes où la « cuisine » de l'anthropologue urbain sera hardiment dévoilée, y compris les leçons d'un échec, comme les tire, non sans mérite, Daniel Terrolle dans sa contribution. L'objectif est certes d'inspirer les jeunes chercheurs en quête d'outils ; mais il s'agit aussi de présenter des résultats originaux de recherche. Comme le montrent les textes de Jeanne Brody, sur le quartier de la rue des Rosiers, et de Claudia Fonseca, sur les sous-prolétaires, le rapport entre le déroulement de l'enquête et la construction de l'objet, donc des résultats, est souvent fondamental. Aussi le thème des enquêtes et les problèmes méthodologiques ou épistémologiques sont-ils étroitement imbriqués.

## **3. Originalités et ancrages ethnologiques**

La table des matières du livre révèle une grande diversité de thèmes : des marabouts et leur clientèle, étudiés par Liliane Kuczynski, aux doctes entomologistes, observés par Yves Delaporte, l'écart paraît grand. Et pourtant, dans les deux cas, la modernité en constitue une dimension essentielle. Pour le premier thème, il y a la difficulté de construire un objet dont les principaux acteurs

dispersés dans la ville n'ont en commun que leur origine africaine et leur occupation ; de plus, celle-ci est nourrie de « recherches » dans le savoir para-religieux « moderne ». Pour le second, outre le caractère scientifique de l'activité entomologique, il y a par exemple l'utilisation systématique du téléphone par l'enquêteur pour sa recherche, mais aussi pour les enquêtes dans la chasse aux informations. Modernité de l'objet et de l'enquête marque l'ensemble des recherches ici présentes.

Tous les auteurs ont en commun leur ancrage ethnologique. Chacun reste fidèle à l'observation directe et si possible participante, au besoin de comprendre le milieu étudié selon son propre point de vue : qu'il s'agisse des bourgeois du 6<sup>e</sup> arrondissement de Paris ou des victimes de maladie dans l'espace péri-urbain autour de la capitale. Tous aussi tiennent à réaliser des enquêtes de longue durée qui seules permettent cet approfondissement indispensable à une recherche de qualité. Insistons sur cette longue durée. Plusieurs membres de notre équipe ont accompli des recherches pour honorer des contrats résultant d'appels d'organismes publics. Ces contrats, dont l'utilité n'est pas à dénier, présentent cependant des avantages et des désavantages. D'une part, ils assurent à l'ethnologue (souvent en début de carrière) le moyen de travailler, de produire. Les contributions sur les Lao et les commerces ethniques sont associées à de longs rapports sur ces thèmes. Le talent de Catherine Baix et d'Anne Raulin a permis de corriger un défaut majeur de la recherche sur contrat : l'exigence de résultats dans des délais fort brefs. Or cette durée demeure importante en anthropologie urbaine, même si elle est pratiquée de manière spécifique, souvent par intermittence. Les travaux de Jeanine Fribourg dans la région de Saragosse durent depuis vingt ans. Patrick Williams se consacre depuis de longues années à la recherche sur les Tsiganes, dont il partage pour une bonne part la vie ; Yves Delaporte s'est fait depuis longtemps un pratiquant persévérant de l'entomologie...

En concomitance avec la pratique de l'observation et des entretiens (« officiels » ou informels), nous restons aussi fidèles aux procédés rigoureux que suppose l'enquête qualitative : en tout premier lieu la prise de notes et les enregistrements sur magnétophone, avec transcription bien ordonnée, l'organisation systématique des informations demeure le fondement épistémologique de nos descriptions et analyses.

L'enquête sur des milieux urbanisés offre nombre de documents tout faits ; ainsi les cassettes de groupes religieux judéo-chrétiens destinées à l'édification, les articles savants des entomologistes, enfin de nombreuses publications – journaux, périodiques, opuscules, pamphlets, littérature professionnelle, tracts publicitaires, par

exemple pour les commerces ethniques et les marabouts. Cependant, l'*observation* et l'*entretien* demeurent la clé de voûte de nos enquêtes. L'ethnologue urbain regarde et écoute en personne même si, l'expérience aidant, il peut se servir de données fiables à partir de documents ou de travaux réalisés dans une autre discipline, ou d'enquêtes d'autres ethnologues. Il décrit aussi l'objet de ses recherches ; il n'y a pas d'analyse qui tienne sans un corpus ethnographique livré au lecteur, qui peut ainsi et satisfaire sa curiosité avec des informations de qualité, et vérifier les analyses de l'auteur.

La fidélité aux leçons essentielles de nos maîtres engagés dans des recherches « exotiques » demeure. Nous pratiquons les problèmes, les concepts, les méthodes de l'ethnologie. Il n'y a pas discontinuité entre tel africaniste étudiant les phénomènes de possession hausa, et l'ethnologue enquêtant sur des pratiques religieuses bouddhistes en région parisienne. Cependant nous nous distinguons de chercheurs d'autres disciplines travaillant, eux aussi, sur le champ urbain : le démographe, l'économiste, l'urbaniste, le sociologue - notamment celui qui balaie des champs très vastes. L'anthropologue urbain apporte, en effet, son approche particulière qui, souvent, à partir d'un objet de recherche restreint permet d'éclairer des phénomènes complexes. Ainsi l'entreprise industrielle est scrutée de bien des façons, mais la démarche ethnologique, telle celle de Kurumi Sugita, montre l'activité, dans des usines de montage de téléviseurs, de l'ouvrier japonais et de l'ouvrier français ; les similitudes et surtout les dissemblances ponctuelles nous font plus largement pressentir le comment et le pourquoi d'une certaine efficacité japonaise.

En ethnologie urbaine, pas plus qu'en ethnologie classique, il n'y a science ou connaissance dans l'absolu ; n'en déplaît à l'épistémologue positiviste ou puriste, tout chercheur est porteur d'une formation, d'un savoir, d'un minimum d'hypothèses ; il a aussi une culture, une trajectoire, une expérience, des motivations, etc. Pour pondérer la valeur d'un travail scientifique, il est bon d'une part que l'information de base (pour nous ethnographique) soit livrée, d'autre part, que l'on sache comment et pourquoi telle recherche a été menée <sup>3</sup>. Pour l'anthropologue urbain, outre l'am-

---

<sup>3</sup>. Voir Pierre Bourdieu 1987 : 13-46. Bourdieu, refusant les divers positivismes et objectivismes en sciences sociales, montre que la raison scientifique a des ancrages historiques et sociologiques. Relativisant le poids contraignant des grandes théories philosophiques ou scientifiques, il les utilise de manière pragmatique, avec comme objectif la solution de problèmes de recherche. Nos démarches paraissent pour le moins converger avec les vues de ce grand sociologue.

bition – parfaitement légitime – de faire comprendre des réalités obscurcies par les préjugés, il y a le goût de la découverte : donner à voir la réalité de la rue des Rosiers, la vie de Laotiens en banlieue, discerner le rôle des marabouts africains dans la recomposition para-religieuse parisienne, voilà des objectifs captivants parmi d'autres.

Si l'anthropologie urbaine est désormais reconnue comme sous-discipline, nous ne sommes pas pour autant prisonniers de cette appellation : divers auteurs ont réalisé leur travail en banlieue, dans les espaces péri-urbains américains et français. Jeanine Fribourg montre aussi l'intime relation, la réciprocité des influences entre villages et villes en Espagne ; Yves Delaporte examine une association urbaine dont le champ d'action est celui de la campagne, des champs, des bois...

Nous sommes essentiellement des chercheurs travaillant sur l'époque actuelle ; certes, nous ne négligeons pas le passé : Daniel Terrolle s'est intéressé à la mémoire d'un vieux faubourg de Paris et les recherches de Jeanine Fribourg sur la région de Saragosse ont des dimensions historiques. La recherche historique trouve souvent tout bénéfique dans les documents que nous découvrons auprès de nos enquêtés. Plus encore, elle est nourrie par les dires de nos informateurs, par les trésors accumulés dans leur mémoire. Nos interlocuteurs sont d'ailleurs parfois bien heureux de trouver un auditeur attentif, capable aussi, par ses publications, de ne pas laisser sombrer dans l'oubli un précieux trésor culturel. Enfin l'actualité que l'ethnologue observe et décrit se transforme rapidement en histoire, précisément dans les sociétés modernes où la vie sociale et culturelle évolue et se métamorphose rapidement.

#### 4. Convergences

Des convergences venues de travaux divers sont à évoquer.

Ainsi à propos d'un problème déontologique : certains ethnologues pensent que le chercheur devrait toujours s'annoncer comme tel et dire aux enquêtés les buts qu'il poursuit. Certes, Catherine Baix est accueillie avec faveur lorsqu'elle s'intéresse ouvertement aux traditions musicales et littéraires du *lam*. Mais, sans le dire aussi explicitement, elle approche également le phénomène de la migration Lao, de ses modes d'adaptation. Faut-il démontrer qu'il en va de même pour d'autres auteurs ?

La fin ne justifie pas tous les moyens, mais en anthropologie urbaine, comme dans toute recherche scientifique, l'enquête n'est qu'une étape vers des résultats, dont personne, y compris le chercheur, ne peut préjuger...

Plus épineuses peut-être sont les enquêtes voilées de Gutwirth chez les hassidim, de Liliane Kuczynski chez les marabouts, d'Yves Delaporte chez les entomologistes. Pour les hassidim de Belz à Anvers, il y a vingt-cinq ans, une enquête ethnologique qui se disait telle parut impossible ; aujourd'hui L.K. a rencontré le même problème et les raisons ne sont pas sans analogie. Les hassidim réagissaient en fonction de l'hostilité des autres juifs, des discriminations et persécutions qu'ils venaient de vivre ; la meilleure approche s'avéra celle du coreligionnaire intéressé à titre spirituel au hassidisme, ce qui d'ailleurs valorisait le mode de vie hassidique. L.K. constate que les marabouts ressentent fortement les rapports de force et marchands régnant dans notre société. Une consultation se paye et le discours face à un enquêteur se disant tel n'est qu'un trompe-l'œil. Elle s'affuble donc du rôle social que lui imposent les marabouts, celui de cliente. Yves Delaporte a éprouvé que la passion de ses enquêtés faisait largement prévaloir son rôle d'entomologiste participant, qu'il valait mieux jouer cette carte plutôt que celle de l'ethnologie, science incomprise...

Cependant l'enquête clandestine comporte des contraintes très dures, par exemple sur le plan technique : il faut le plus souvent transcrire de mémoire les observations et les conversations. Il vaut certainement mieux annoncer ce que l'on entend faire, même si les enquêtés n'y comprennent pas grand chose ; c'est plus pratique, psychologiquement plus agréable, moralement plus rassurant. Cela invalide-t-il pour autant les trois enquêtes évoquées ? Les publications de Gutwirth n'ont pas suscité le scandale parmi les hassidim ; Yves Delaporte voit son autorité malgré tout renforcée chez les entomologistes par ses publications ethnologiques. Le respect des enquêtés, qui est pour tous une règle fondamentale, passe surtout par la dignité que l'on reconnaît à leurs valeurs, et manières de vivre, même si le chercheur ne les partage pas.

A contrario, comme le soulignent Beatrix Le Wita et Annick Sjögren, les enquêtés tentent bien souvent, non sans habileté, de manipuler le chercheur ; ainsi les bourgeois du 6<sup>e</sup> arrondissement veulent maîtriser la représentation qu'ils donnent d'eux-mêmes. Les confrères de l'entomologiste-ethnologue tentent de lui soutirer d'utiles « tuyaux » pour la capture des précieux carabes. Les interlocuteurs de nos collègues « classiques » ne sont point des niais en la matière, mais les citadins – bourgeois cultivés, sous-prolétaires astucieux ou marabouts bricolant leur savoir – s'y prennent fort bien pour tenter d'utiliser l'anthropologue à leurs diverses fins. Comme en ethnologie classique, la confrontation entre ce que l'on nous dit et ce que nous observons, permet bien souvent de déjouer ces pièges.

Patrick Williams soulève le problème de la publication scientifique, souvent accessible aux enquêtés urbains. Ainsi les Rom se veulent invisibles et voilà que l'ethnologue malmène par ses écrits la maîtrise de leur interaction avec les non-tsiganes. Et pourtant, comme P.W. le montre, la divulgation qu'il a faite de leurs « secrets » n'annule pas leur familiarité avec lui : ils l'ont tout bonnement intégré dans leur monde. Que cette situation vienne des mérites de P.W., il n'en faut point douter. Mais plus largement le bon anthropologue urbain est intégré au monde des enquêtés, acteur non négligeable de celui-ci. Ainsi l'intérêt de Catherine Baix pour le *lam* contribue à un retour aux sources chez les jeunes artistes. L'utilisation d'informations venues de l'enquêteur sont monnaie courante dans les milieux étudiés, par exemple chez les judéo-chrétiens observés par Gutwirth. Pour la vie quotidienne, Sylvie Fainzang, « prête à donner de soi », partage avec une enquêtée expériences et soucis communs de futures mères. Il est rare qu'une recherche d'anthropologie urbaine, ne serait-ce que par des prises de conscience résultant d'entretiens, n'influence les enquêtés. N'en déplaise aux puristes, nous ne travaillons pas avec des objets inertes.

## 5. Distance et engagement

L'anthropologue urbain, selon certains, ne disposerait pas d'un atout majeur de l'enquête ethnologique « exotique », la distance culturelle. Pourtant Anne Raulin, dans les boutiques maghrébines ou chinoises du 13<sup>e</sup> arrondissement, ou Catherine Baix, parmi les Laotiens de banlieue, ne voyagent pas bien loin pour se trouver dépayées.

Deux de nos auteurs abordent de front cette question. Sylvie Fainzang note que « [...] l'observateur et l'observé n'ont jamais rigoureusement à la fois les mêmes statuts sociaux et les mêmes modèles culturels, - ni d'ailleurs les mêmes représentations de ces statuts et modèles - lors même qu'ils appartiennent au même groupe et relèvent d'une même "culture urbaine" » (p. 136). Yves Delaporte observe que « [...] la diversité des milieux formant la mosaïque sociale de la ville est telle que le dépaysement et l'étrangeté commence au coin de la rue » (p. 243). Il note que « [...] l'absence de recul est un danger qui finit par guetter tout enquêteur, pour peu qu'il ait fréquenté le même terrain pendant une longue période... » (p. 243). Il propose de pratiquer plutôt la *distanciation*, similaire à l'effet (brechtien) par lequel un acteur se dissocie de son personnage. Cette pratique du *regard décalé* serait selon lui favorisée par une expérience préliminaire sur un terrain exotique. Sans aller jusqu'à envoyer d'abord l'anthropologue urbain

aux antipodes, il paraît en effet utile de débiter ses premières recherches dans un milieu largement différent du sien, ce qui, dans les grandes agglomérations, n'est pas bien difficile. Cette expérience acquise, un milieu proche –église, club sportif, voisinage, ensemble économique– pourra faire l'objet de ce regard décalé. Il faut cependant, nous semble-t-il, prendre quelques précautions : une recherche dans un milieu trop proche ou trop voisin de la résidence habituelle de l'enquêteur, implique parfois une participation quasiment permanente à laquelle l'ethnologue peut alors difficilement échapper, situation qui peut s'avérer extrêmement pesante.

Un autre danger guette l'anthropologie urbaine. Colette Pétonnet le constate avec humour, mais aussi avec quelque amertume : « [...] si l'on ne peut pas aller chez le coiffeur sans enregistrer les propos échangés au lieu de s'y détendre, faire vacciner son chat sans tout savoir des autres patients [...], bref s'accorder où que ce soit le droit de s'isoler comme tout citadin normal, on ne peut plus vivre, ou plutôt vivre devient épuisant pour le chercheur solitaire » (p. 258).

Sur ce problème de la distance, c'est peut-être ce qu'évoque Colette Pétonnet qui nous différencie le plus de nos collègues « classiques ». En même temps l'ethnologue au regard décalé ne serait-il pas, dans nos sociétés prises dans les tourbillons de leurs passions, notamment politiques, celui par qui viennent les indispensables nuances, celui qui apporte les dossiers permettant de regarder les faits avec plus d'équité et de détachement ?

Mais alors, l'anthropologie urbaine ne risque-t-elle pas aussi de devenir un regard froid, indifférent, car détaché ? Ce serait grave puisqu'elle s'intéresse notamment à des groupes minoritaires ou défavorisés, maintes fois victimes de discriminations et de persécutions. Certes, nous ne prétendons pas « militer » scientifiquement contre les préjugés, la xénophobie, le racisme. Cependant, ces maux, que tous ici nous rejetons, sont nourris par des mensonges et l'ignorance. L'ethnologue urbain, en montrant et en faisant comprendre les modes de vie, la logique des valeurs des groupes qu'il étudie, fait connaître des réalités parfois banales, mais dont l'explication est importante. Ainsi ces Tsiganes qui « ne font rien » vivent en réalité « une singularité de rythme », selon des horaires de travail et de loisir différents de ceux de leurs voisins...

Sans avoir trop d'illusions, nous espérons qu'à partir de nos travaux, une bonne divulgation (par nous-mêmes ou par d'autres) contribue à réduire à néant des préjugés...

## 6. Thèmes

Les thèmes que nous abordons sont divers, mais nombre demeurent ancrés dans la tradition ethnologique : la religion avec ses croyances, ses rituels, ses pratiques, les représentations et le vécu social de la maladie, les traits de l'ethnicité. Colette Pétonnet, s'appuyant sur l'étude du langage, exercice classique en ethnologie, essaye, de manière originale, de saisir l'agitation permanente de la ville fourmilière. D'autres contributions font persister des thèmes ou des problèmes venus de la tradition ethnologique : ainsi ceux de la parenté et de la famille comptent beaucoup dans les études du sous-prolétariat de Claudia Fonseca. La recherche de Daniel Terrolle sur un quartier de Saint-Ouen renvoie aux études de communautés locales. Celle sur l'approvisionnement culturel urbain – thème peu habituel – n'en est pas moins enracinée dans l'observation de phénomènes que l'ethnologie connaît bien : les règles religieuses et l'alimentation, les habitus ethniques, etc. Enfin l'étude d'entreprises industrielles constitue une sorte de « type idéal » quant aux traditions monographiques, avec un objet, un espace, et même des horaires, bien balisés.

L'étude de Jeanne Brody présente une intéressante spécificité par rapport... aux premiers travaux en anthropologie urbaine, souvent consacrés à un quartier ethnique bien délimité – notamment à Chicago. Or, J.B. constate que le quartier juif de la rue des Rosiers est surtout le point de convergence d'adhésions affectives, culturelles et sociales dont le rayonnement s'étend bien au-delà de quelques rues du Marais.

L'étude de Sylvie Fainzang sur la représentation de la maladie est ancrée dans une spécialisation ethnologique bien établie (quoique récente) ; par contre, l'espace péri-urbain où se situe sa recherche constitue certainement une nouveauté dans l'ethnologie de la France. Les marabouts parisiens constituent un ensemble, sans véritables liens entre les acteurs ; c'est Liliane Kuczynski qui construit l'objet de recherche. Ce type de construction, avec des éléments dispersés, est probablement appelé à se multiplier (voir un exemple chez Bahloul 1984).

Fluidité, espaces ouverts, dispersion commencent à caractériser nombre de travaux d'anthropologie urbaine. La structure de l'anonymat devrait également être examinée, comme le suggère Colette Pétonnet, avec à l'appui la méthode de l'« observation flottante » (Pétonnet 1982).

Pourtant, malgré le « mouvement continu » qui caractérise le monde moderne urbain, on constate aussi la force des liens (divers) unissant certains milieux. Ainsi les entomologistes constituent un

groupe fortement structuré par sa passion. On sait que les sectes ou des groupes religieux constituent un mode d'intégration, de recomposition sociale et culturelle urbaine. Cependant des groupes de collectionneurs acharnés, par exemple de timbres, ne fonctionnent-ils pas aussi selon un mode d'intégration sociale et culturelle qui fait pièce au danger d'anomie guettant les habitants des grandes agglomérations ? Danger que l'on surestime peut-être à cause de l'invisibilité de nombre de ces groupes. Quant à l'individualisme de tels collectionneurs, il correspond à un des aspects prégnants du mode de vie de populations urbaines bien acclimatées, où règnent précisément l'individualisme et la priorité de la « vie privée », ce qui n'empêche pas, bien au contraire, la nécessité de modes d'intégration sociale, néanmoins compatibles avec ces traits.

Pour les Tsiganes Rom, vieux nomades désormais « stationnés » en banlieue, l'invisibilité est différente ; il s'agit de communautés à parentés étendues, avec de forts liens sociaux et culturels, qui cherchent néanmoins à passer inaperçues ; évidemment ce sont les préjugés et les discriminations qui suscitent cette réaction « passe-muraille ».

Entre ces deux extrêmes, nous trouvons les Laotiens qui maintiennent ouvertement, mais de manière discrète et en les adaptant, leur sociabilité, leur culture spécifique.

Enfin l'ethnologue urbain observe que les groupes immigrés injectent, notamment par l'approvisionnement, des éléments culturels et sociaux constituant un enrichissement pour nos sociétés. Le Maghreb est présent depuis si longtemps que nous en oublions l'influence culinaire... L'insertion plus récente de dizaines de milliers de réfugiés du Sud-Est asiatique, qui a modifié la vie de certains quartiers — et d'ailleurs sauvé de la décrépitude les barres et tours du 13<sup>e</sup> arrondissement — constitue un enrichissement culturel, social et à coup sûr économique.

## 7. Conclusion

*Chemins de la ville* ne prétend nullement embrasser tous les thèmes, problèmes et techniques d'enquête auxquels sont confrontés les anthropologues urbains. La recherche ethnologique dans les sociétés modernes urbanisées ou « post-urbanisées » ne fait que commencer : elle devrait comporter encore bien des facettes. Nous avons voulu apporter une contribution qui alimente cette évolution.

A l'ethnologue et au débutant-ethnologue, dont la vocation vient souvent d'une quête d'exotisme et d'évasion, nous avons voulu montrer qu'il peut, s'il le veut, satisfaire ce désir ailleurs que dans un lointain village. Au non-ethnologue, nous tentons de

prouver que notre approche enrichit la palette des sciences sociales et humaines concernées par la ville.

Si nous sommes parvenus à persuader le lecteur qu'au sein de nos sociétés modernes, on peut pratiquer de manière passionnante notre discipline et apporter une modeste contribution à la connaissance, œuvrant ainsi en faveur d'une meilleure compréhension entre les hommes, alors ce livre aura atteint quelques-uns de ses objectifs essentiels.

## Bibliographie

- Althabe (G.), 1977, « Le quotidien en procès », *Dialectiques*, 21 : 67-77.
- Bahloul (.J.), 1984, *Le culte de la table dressée. Rites et traditions de la table juive algérienne*, Paris, A.M. Métailié, 304 p.
- Balandier (G.), 1955, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Armand Colin, 274 p. [2<sup>e</sup> éd. rev., Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1985, XVIII + 306 p.]
- Beals (R.), 1951, « Urbanism, Urbanization and Acculturation », *American Anthropologist*, LIII, 1 : 1-10.
- Benedict (R.), 1946, *The Crysanthem and the Sword. Patterns, of Japanese Culture*, Cambridge, The Riverside Press, 324 p.
- Bernus (S.), 1969, *Particularismes ethniques en milieu urbain : l'exemple de Niamey*, Paris, Institut d'Ethnologie, XII, 262 p.
- Boas (F.), 1928, *Anthropology and Modern Life*, New York, W.W.Norton, 246 p.
- Bourdieu (P.), 1987, *Choses dites*, Paris, Ed. de Minuit, 230 p.
- Gillin (J.), 1957, « The Application of Anthropological Knowledge to Modern Mass Society », *Human Organisation*, 15 (4) : 24-29.
- Gutwirth (J.), 1970, *Vie juive traditionnelle. Ethnologie d'une communauté hassidique*, Paris, Ed. de Minuit, 488 p.
- Id., 1978, « L'enquête en ethnologie urbaine », *Hérodote*, 9 : 38-55.
- Id., 1982, « Jalons pour l'anthropologie urbaine », *L'Homme*, 22(4) : 5-23.
- Hannerz (U.), 1983, *Explorer la ville. Eléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Ed. de Minuit, 419 p. (trad. de l'anglais par I. Joseph).
- Mead (M.), 1953, « National Character », in Tax (S.) (ed.), *Anthropology Today. Selections (1962)*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press : 369-421.
- Meillassoux (C.), 1968, *Urbanisation of an African Community. Voluntary Associations in Bamako*, Seattle-Londres, University of Washington Press, XII, 165 p.
- Pétonnet (C.), 1968, *Ces gens-là*, Paris, Maspéro, 253 p.
- Id., 1982, « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, 22 (4) : 37-47.
- Wirth (L.), 1928, *The Ghetto*, Chicago, University of Chicago Press, XI, 298p. (éd. 1956). [*Le Ghetto*, 1980, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, trad. Pierre-Jacques Rejtman, 307 p.]